

ESPERANCE ET DIALOGUE

Propos autour d'une « utopie » européenne

Face aux grands enjeux actuels, économiques, sociaux, environnementaux et politiques, dans une Europe qui se construit et est à la recherche d'elle-même, devant le sentiment d'impuissance et la tentation de désespérance, Paul HENNEQUIN invite à prendre la mesure d'un défi majeur qui demande à être relevé : celui de nourrir une espérance. Une espérance qui se donne à découvrir au cœur des spiritualités humaines et qui, dans le dialogue et la reconnaissance de l'altérité, peut être féconde dans l'élaboration de notre destinée commune¹.

Un déficit d'espérance

Qu'est-il permis d'espérer ?

Le philosophe Emmanuel Kant disait que la philosophie a pour tâche de répondre à trois questions : Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Ce sont trois questions qu'englobe la question du sens - signification et orientation - ; trois questions qui traduisent le vœu de cohérence, à la fois pratique et théorique, caractéristique de l'expérience humaine. D'emblée, cette expérience est relationnelle et dès lors la question du sens porte, non seulement sur la destinée de chacun en particulier, mais ultimement sur le vivre-ensemble dans le monde.

Parmi ces trois questions, la principale est, selon moi, celle de l'espérance. Comme l'a bien mis en lumière le philosophe Martin Heidegger, l'homme vit sur le mode du projet, anticipant constamment son avenir. Mais en fait d'espérance, ce philosophe a mis l'accent sur l'horizon de la mort, au risque de donner à sa pensée une perspective crépusculaire, qui la rapproche sur ce point de celle de Claude Lévi-Strauss. Ce dernier, faisant référence à Wagner et, par delà, à Nietzsche, terminait son étude sur les mythes en disant que « dans des temps plus cruels, elle anticipe le crépuscule des hommes, après celui des dieux »² et voyait dans le coucher de soleil une image de l'humanité, se défaisant et s'abolissant dans l'anéantissement nocturne.³ Certes, l'homme lucide ne peut oublier sa condition mortelle, et plus généralement sa finitude, mais pour vivre, pour s'engager, pour donner la vie, pour créer, ne lui faut-il

¹ La commission « Sens, Vie et Foi » de l'ACRF remercie l'Auteur pour son apport qui lui offre ainsi l'occasion de poursuivre son travail d'approfondissement de la question du sens de la vie et du sens de ses engagements.

² Claude LEVI-STRAUSS, *Les Mythologiques, tome 4 : L'Homme nu*, Plon, 1971, p. 620.

³ *Ibid.*

pas un horizon plus « lumineux » ? Peu avant Heidegger, un autre philosophe, Maurice Blondel, demandait : « Oui ou non, la vie humaine a-t-elle un sens, et l'homme a-t-il une destinée ? »⁴

Il me semble que les deux autres questions de Kant sont des corollaires de celle qui porte sur l'espérance permise, le savoir et l'action étant mis au service de la réalisation d'un projet. Mais quand l'espérance vient à manquer, quand l'horizon se bouche, les autres questions perdent leur intérêt.

En quête d'utopie

Ce bref rappel de la place essentielle que tient l'espérance dans l'expérience humaine nous permet, entre autres, de prendre la mesure d'un défi majeur qui demande à être relevé aujourd'hui⁵, dans notre partie du monde en tout cas. Nous vivons en effet dans une Europe qui se construit et qui est à la recherche d'elle-même. Cette construction ne peut se réaliser si elle n'est pas portée par une espérance au sens large. Or, les grandes utopies qui ont inspiré nos devanciers connaissent aujourd'hui une perte de crédit très marquée. Pendant longtemps, il s'est agi de la réalisation du Royaume de Dieu ; par la suite, il y eut notamment la perspective séculière du Grand Soir ... Certains estiment dès lors à juste titre que l'Europe a besoin de spiritualité, en ce sens large qu'exprimait volontiers un André Malraux, déplorant que notre civilisation soit « la première civilisation dans l'histoire du monde à ne pas avoir de centre, de transcendance, de sens à la vie qui l'informe en tant que civilisation. »⁶ Récemment, le philosophe André Comte-Sponville faisait un constat analogue à celui de Malraux : « A bien des égards, certes, le monde va mieux, la misère a reculé, les droits de l'homme ont progressé ; mais la civilisation occidentale connaît une crise », et il exprimait une espérance en creux : « c'est une crise ; ce n'est pas une mort. »⁷

S'il est besoin de spiritualité pour traverser cette crise, il ne s'agit cependant pas de restaurer une chrétienté révolue, même s'il est juste de rappeler les sources judéo-chrétiennes de notre culture. Il est question d'idéal au sens noble du mot : il faut se donner des perspectives, élaborer des projets, nourrir une espérance. La confrontation des savoirs et des savoir-faire ne suffit pas.

Débat d'idéaux

Pour relever ce défi, ne faut-il pas que s'instaure, non pas à la marge mais au cœur de notre vivre-ensemble, un dialogue véritable entre les diverses « espérances », religieuses ou séculières, dans un esprit de large ouverture et de respect mutuel, bannissant toute envie de conquête et de domination ? Autrement dit, ne faut-il pas saisir la pluralité et l'interculturalité comme une chance, et même les promouvoir ? Les intégrismes, les fanatismes ou les sectarismes, quels qu'ils soient, manifestent souvent dangereusement ce « déficit d'espérance », auquel il convient de porter remède... de meilleure manière !⁸

Certes, je suis attentif aux remarques récemment formulées par le Centre d'Action Laïque belge, demandant l'application du principe de séparation de l'Union européenne et des Eglises dans le texte du *Traité simplifié*⁹. Je me permets, en passant, de supposer que la Laïcité est comprise dans les « Eglises ».

⁴ Maurice BLONDEL, *L'Action* (1893), PUF, 1973 (3e éd.), p. VII.

⁵ Ce texte est rédigé en novembre 2007, à partir de Paul HENNEQUIN, *Morale et espérance*, article paru dans la revue *Reliures*, Liège, N° 11 • Automne – Hiver 2003, pp. 21-22.

⁶ Brian THOMPSON, rapportant les entretiens qu'il a eus avec André MALRAUX en 1972 et 1974.

⁷ André COMTE-SPONVILLE, rencontré par Charles DELHEZ, dans *Dimanche Express* n° 32 du 2 septembre 2007, p. 3.

⁸ Voir Paul HENNEQUIN, *Faire place à l'Autre : un choix fondamental pour l'avenir de l'Europe*, conférence de 1990 publiée dans *Le Sens à l'épreuve de l'Autre*, Centre d'études théologiques « Sénevè » de Namur, 1991.

⁹ Centre d'Action Laïque, Bruxelles, Communiqué de presse du 24 octobre 2007 : *Traité simplifié : la séparation Etat/ Eglise toujours pas appliquée*.

Je ne remets nullement en cause que l'Union doive « se comporter de manière neutre et impartiale vis-à-vis de tous les citoyens, quelles que soient leurs convictions philosophiques ou religieuses », et qu'il faille sans doute remettre en cause certains privilèges hérités de l'histoire, mais je doute qu'il faille souscrire sans plus à la vision « libérale », cantonnant l'expression des convictions au seul espace privé, et m'interroge sur la place qu'il conviendrait de donner à cette expression dans l'espace public, et surtout au débat à instaurer à ce niveau¹⁰.

Spiritualité en dialogue

Heureuse désillusion

Un aspect important de la crise traversée par notre culture occidentale est sans conteste la prise de conscience – à certains niveaux du moins, et avec une acuité inégale - de la particularité de cette culture, mettant fin à l'illusion qu'elle détiendrait les clefs du sens, non seulement d'elle-même mais aussi de la totalité, et donc des autres. Ce deuil n'étant pas facile à vivre, il suscite des réactions en sens divers. Aux extrêmes, il y a d'un côté des réactions de type identitaire et de l'autre côté des réactions de type syncrétiste. Celle qui est à promouvoir consiste à déployer en tous lieux une spiritualité en dialogue, dont une caractéristique essentielle est de donner à chacun, à soi comme aux autres, sa juste place.

Succès et illusion

L'exigence de sens, le vœu de cohérence, la question de la destinée et dès lors le problème moral, tout cela peut sans doute être considéré comme un « fait de la raison », se répétant inlassablement au long de l'histoire, en tous lieux où vivent des hommes. Cependant, ce « fait » universel se concrétise en des formes multiples et variées, selon les cultures et même les individus. Mais ces diverses formes ne sont pas hermétiques, closes sur elles-mêmes, simplement juxtaposées, même s'il existe des ghettos culturels dans certaines mégapoles contemporaines. Elles ne sont pas non plus figées, établies une fois pour toutes.

En rapport avec la question de l'espérance, nous pouvons évoquer particulièrement l'évolution qui a eu lieu au niveau des conceptions du temps. De ce point de vue, il est intéressant de remarquer le rôle majeur que la tradition judéo-chrétienne a joué dans l'histoire, non seulement de notre culture occidentale, mais aussi d'une civilisation qui s'universalise¹¹, puisqu'elle a contribué à faire prévaloir une conception linéaire du temps contre une conception cyclique – l'éternel retour du Même -, parlant entre autres d'histoire du salut, de messianisme, d'eschatologie, de parousie et ... d'espérance, certain courant théologique contemporain – la théologie du « procès » - allant même jusqu'à envisager un « devenir en Dieu ». Cette conception du temps et de l'histoire a notamment ouvert le champ au développement de la rationalité scientifique et technologique, qui met en œuvre une perspective de progrès, de même qu'à des philosophies comme celles, par ailleurs différentes, de Hegel et de Marx.

Peut-être pourrait-on évoquer semblable évolution quant aux idéaux de démocratie et de respect des droits humains. Ce type d'évolution, qui voit s'établir la domination d'une conception dont la provenance

¹⁰ A titre documentaire, je signale l'article de Jean-Marc FERRY, *Ethique et religion*, dans *Revue de théologie et de philosophie*, Genève – Lausanne - Neuchâtel, vol. 132, 2000/IV, pp. 325-344, où il pose notamment la question de l'articulation des valeurs privées aux normes publiques (pp. 327-330).

¹¹ Je reprends ici les mots de Paul RICOEUR, *Civilisation universelle et cultures nationales*, dans *Esprit*, octobre 1961. Texte repris dans *Histoire et Vérité*, deuxième édition, Seuil, 1964.

est occidentale, et plus précisément judéo-chrétienne pour une part non négligeable, est sans doute en partie responsable du sentiment de supériorité et de l'esprit de conquête « paternaliste » dont font preuve certains occidentaux ou certains chrétiens. De manière indue, une forme particulière de la question du sens se pose alors comme absolue et exclut de ce fait les autres formes ; une culture s'identifie illégitimement à la civilisation.

Inévitable violence

Un autre élément est sans conteste à prendre en considération lorsqu'il s'agit de rendre compte de la conquête « impérialiste » menée par l'Occident.¹² Sans doute l'exigence de sens est-elle un « fait de la raison » ; il n'en demeure pas moins qu'elle est le fait de l'homme, et que celui-ci n'est pas une pure raison. Je rappelle ces paroles du philosophe Eric Weil : « La raison est une possibilité de l'homme : possibilité, cela désigne ce que l'homme *peut*, et l'homme peut certainement être raisonnable, du moins vouloir être raisonnable. Mais ce n'est qu'une possibilité, ce n'est pas une nécessité, et c'est la possibilité d'un être qui possède au moins une autre possibilité. Nous savons que cette autre possibilité est la violence. »¹³ L'homme est un « animal rationnel », mais il n'est pas pour autant raisonnable, et même s'il veut être raisonnable, la raison en lui s'articule toujours à autre chose qu'elle-même. Je tiens à rappeler toutefois, contre une idée encore trop répandue, que l'autre de la raison n'est pas forcément l'ennemi de la raison... mais qu'il peut l'être. Dans le sujet qui nous occupe, on ne peut manquer d'évoquer notamment la force du désir... avec toute son ambiguïté. Soit dit en passant, il faudrait sans doute aussi dénoncer la face cachée de la mise en œuvre, notamment dans le monde du travail, d'une soi-disant rationalité – ou rationalisation – qui conduit tant d'individus à la marginalisation, à la dépression et au suicide.

Pas de monopole de l'esprit

Selon moi, en matière de sens ou d'espérance, l'impérialisme est une usurpation. Deux raisons me font dire cela. La première est que les questions de sens n'ont pas de réponse définitive ; il n'y a pas de savoir absolu, ni de métaphysique absolue, ni de morale absolue. J'ai un jour entendu le théologien Paul Valadier dire que la morale est un art ; je trouve cette expression heureuse. Pour ma part, je recours volontiers au terme d'interprétation, au sens qu'il a dans l'art musical : l'homme interprète sa vie, d'une part en la déchiffrant comme le musicien déchiffre une partition, et d'autre part en la jouant effectivement, en l'exécutant concrètement. L'objectivité, en ces matières particulièrement, est de l'ordre de la visée.

La seconde raison est qu'aucun individu, aucune culture, aucune religion ou philosophie n'a le monopole de l'esprit. Je ne me fais pas pour autant l'apôtre d'un quelconque relativisme, scepticisme ou cynisme. La valorisation des différences n'amène pas nécessairement à l'exaltation inconditionnelle de la tolérance, dérive que déplorait Alain Finkielkraut il y a une vingtaine d'années.¹⁴ En effet, cela ne signifie pas à mes yeux qu'il n'y aurait pas lieu à discernement critique, mais qu'il faut réaliser ce discernement en résistant à la forte tentation du dogmatisme, de l'autosuffisance et de l'arrogance, et qu'il faut accepter de se soumettre ou d'être soumis soi-même à évaluation, rendant compte, comme dit un apôtre, de l'espérance qui est en nous.¹⁵ Il faut, pour tout dire, que le discernement soit œuvre commune.

¹² En m'exprimant ainsi, je fais allusion à André GLUCKSMANN, *Cynisme et passion*, Grasset, 1981.

¹³ Eric WEIL, *Logique de la Philosophie*, Vrin, 1950, p. 57.

¹⁴ Alain FINKIELKRAUT, *La Défaite de la pensée*, Gallimard, 1987.

¹⁵ Première Epître de Saint Pierre, 3, 15.

Nécessité du débat

Mais il est clair à mes yeux qu'un discernement critique est nécessaire. Cette nécessité découle naturellement du caractère relationnel de l'expérience humaine. Cela a été souligné dès le départ de la présente réflexion : la question du sens porte ultimement sur notre vie commune en ce monde ; c'est notre destinée commune qu'il faut déterminer. Cette nécessité apparaît plus grande encore à l'heure actuelle, en raison d'une part de la dimension planétaire de certains enjeux, et d'autre part de la cohabitation de cultures différentes sous l'effet des flux migratoires.

Voilà ce qui fonde la spiritualité en dialogue. Outre la reconnaissance d'une communauté de destin, elle requiert d'une part que l'individu ou la communauté, là où sa responsabilité est sollicitée, renonce autant que possible à la violence, choisissant d'assumer l'exigence de sens et d'honorer les exigences de la raison, entre autres dans sa dimension morale. Elle requiert d'autre part que cet individu ou cette communauté reconnaisse lucidement, en lui ou en elle, la présence incontournable de présupposés, d'appartenances, de sentiments, d'émotions, de passions, etc., et, autour de lui ou autour d'elle, la présence d'individus ou de groupes qui, en raison de leurs propres présupposés et non parce qu'ils seraient moins intelligents ou moins moraux, ont d'autres points de vue et adoptent des comportements différents. Dans la mesure où l'enjeu est de déterminer la vie commune, il n'y a pas d'autre solution que d'entrer en débat, pour autant bien sûr que tous l'acceptent. « La communication, écrivait le philosophe Paul Ricoeur, est une structure de la connaissance vraie. »¹⁶ Il me semble qu'on pourrait ajouter qu'elle est, plus largement, une structure de la vie raisonnable.

Tenir sa juste place

Si la crise évoquée au début de ces réflexions consiste à redécouvrir une altérité longtemps effacée, si elle amène à comprendre que l'affirmation de soi ne requiert pas l'effacement de l'autre, elle aura été salutaire. Si elle permet à chacun de tenir sa juste place dans l'élaboration de notre commune destinée, elle aura été bénéfique. La crise ne sera pas synonyme de mort.

Mais la spiritualité en dialogue l'emportera-t-elle ? Je souscris à nouveau à ce que j'écrivais autrefois :

« Il reste des peurs et des nostalgies qui peuvent être mauvaises conseillères. Mais de tout cœur, je souhaite que nous ne cessions de chercher à nous rencontrer, à nous estimer, à nous apprécier réciproquement dans nos différences. Tel me paraît être le meilleur chemin pour assurer un avenir humain à l'Europe, et au reste du monde indissociablement. »¹⁷

Je persiste à faire mien le chemin indiqué par André Glucksmann :

« Ne plus poser les questions uniquement en termes de pouvoir (...) mais au contraire en termes de communication (...), faire circuler nos différences, se faire à nos réciproques étrangetés. Nous habituer à ne pas être comme tout le monde. Ne plus réclamer que tout le monde soit comme nous. »¹⁸

Qu'il me soit permis, en terminant, d'adresser un souhait à ma propre tradition, et particulièrement à ceux qui en sont les représentants officiels : je voudrais que ma tradition catholique montre plus clairement, dans ses discours¹⁹ et ses actes, qu'elle est animée par un esprit différent de celui qui habite le

¹⁶ Paul RICOEUR, *L'histoire de la philosophie et l'unité du vrai*, dans *Histoire et Vérité*, Seuil, 1955 (p. 55 de la troisième édition).

¹⁷ Paul HENNEQUIN, *l. c.*, p. 99.

¹⁸ André GLUCKSMANN, *Le Matin* du 29 octobre 1981.

¹⁹ J'évoque, entre autres, deux documents récents de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, qui ont, à tort ou à raison, suscité des réactions parfois vives d'incompréhension, voire de rejet, en raison d'un relent d'arrogance : la Déclaration *Dominus Iesus* du 6 août 2000 et les *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine sur l'Eglise* du 29 juin 2007. Sur

catholique décrit par Marie Noël. « Il y a dans le catholique un être satisfait, supérieur – celui qui possède la vérité – plein de sécurité et de certitude ». Et la poétesse ajoutait ce que j'espère ne pas être une exception : « C'est en quoi je suis mal catholique. Toute âme est mon égale. J'ai donné de mon mieux à tous le peu de lumière que j'avais, mais j'ai aussi – et de toutes sortes de gens – beaucoup reçu. »²⁰

Paul HENNEQUIN, philosophe
Gembloux, Belgique

**L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie
soient diffusées et reproduites ;
n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.**

Avec le soutien de



ce dernier point, il y a eu récemment une prise de conscience allant selon moi dans la bonne direction : lors du Consistoire de novembre 2007, les cardinaux ont convenu que l'Église catholique devait éviter de blesser la sensibilité des autres chrétiens, avouant implicitement qu'elle l'avait fait. Mais le propos de cet article n'est pas d'en discuter. Certains éléments de ma critique se trouvent dans *Dieu à l'épreuve des images, avec la collaboration de Paul HENNEQUIN, philosophe*, 2^{ème} édition revue et augmentée, ACRF, 2006.

²⁰ Marie NOËL, *Notes intimes*, Stock, 1984, pp. 85-86.